

excréments en trop grande quantité sur un seul point; — soit enfin, en les broutant de trop près pendant les fortes sécheresses, ou même, en les arrachant dans quelques cas. Contre ces divers inconvénients, la nourriture à l'étable est un remède certain; là tout se consomme et rien n'est perdu. — 30. L'abondance de cette même nourriture pendant toute l'année, lorsque l'assolement est bien entendu; — la convenance des fourrages verts à l'époque des sécheresses, et de racines aqueuses alliées au foin pendant l'hiver; — enfin, la possibilité de réserver pour une année moins féconde l'excédant de nourriture d'été que le bétail n'a pas consommé. — 40. La perte moins considérable d'engrais: parceque, sans nier que ceux qui sont disséminés sur les pâturages, lorsqu'on prend le soin de les répandre, soient véritablement profitables, il est bien certain qu'ils le sont infiniment moins dans ce cas que si on les utilisait à la culture des champs ou à la formation de composts propres à être répandus sur les herbages. 50. L'amélioration du bétail, en ce sens qu'avec les soins convenables, qui consistent à le mener à l'abreuvoir, à lui faire prendre de temps en temps l'exercice qui convient à son espèce, à son âge et à sa destination, on peut, non seulement le conserver en parfaite santé, dans les cas ordinaires, mais le préserver de la plupart des maladies les plus dangereuses qui l'atteignent au pâturage, telles que la météorisation, la pourriture, etc. — 60. Enfin, la plus grande facilité de faire succéder les récoltes fourragères et celles de grain dans un court espace de temps, et l'accroissement de valeur des produits du sol.

DE L'ÉTENDUE RELATIVE DES HERBAGES ET DU NOMBRE DE BÉSTIAUX NÉCESSAIRES DANS CHAQUE EXPLOITATION.

S'il est vrai que les fourrages, de quelque nature qu'ils soient sont une base indispensable de toute exploitation agricole, après avoir étudié les moyens de les procurer, il devient d'une haute importance de savoir proportionner leur étendue à celle des autres cultures économiques ou industrielles. La question qui se présente à ce sujet est assez difficile à résoudre; aussi ne doit-on pas s'attendre à la voir résolue ici avec une précision absolue; car pour qu'il en fut ainsi, non seulement il faudrait savoir positivement quelle étendue de pâturage ou de prairies peut suffire à la nourriture d'une tête de bétail, ce qui varie, pour les mêmes espèces, en raison de la différence de climat, de la position du sol et de la qualité des plantes fourragères, mais il faudrait aussi indiquer le nombre des bestiaux de chaque sorte que l'on doit élever, engraisser ou entretenir, ce qui n'est possible de faire, pour chaque localité, qu'après avoir étudié tout le système de culture qu'on a cru devoir y adopter.

Il y a peu de sujets en agriculture qui aient excité davantage la discussion et malheureusement chacun, en voulant le résoudre, n'a pas toujours assez senti qu'il fallait étendre les observations au-delà des étroites limites d'une contrée, ou éviter de donner aux résultats de ces mêmes observations, quelques précises qu'elles fussent, un caractère de généralité. — Si l'on suppose un sol parfaitement de même nature exposé ici au soleil et aux étés sans pluies, là à un ciel nuageux, aux vents humides et aux marées pluvieuses, on aura, dans le premier cas, un pâturage

pauvre; — dans le second, un pâturage vert même au milieu de la saison des sécheresses.

Lorsque l'influence du climat se complique de la variété des terrains et des herbages, la question devient encore plus difficile; car il y a tout autant de différence entre un coteau à couche labourable peu épaisse, une lande sablonneuse ou crayeuse et un valon profond qu'entre les climats tempérés et les climats chauds; — entre le produit du petit nombre de plantes qui végètent parfois à grande peine sur les mauvais fonds, et celles bien plus nombreuses qui prospèrent sur les bons; — enfin, entre les herbages fauchables ou de pâturages dont on abandonne insoucieusement la formation au hasard, et ceux dans lesquels on associe avec discernement les espèces les plus propres à bien garnir le terrain, à croître, à mûrir ensemble, et à procurer aux bestiaux la meilleure nourriture possible.

Avant d'aller plus loin, voilà ce que tous les cultivateurs ne doivent jamais oublier, s'ils veulent se faire une idée assez juste de la quantité de nourriture qu'il convient de donner à chaque espèce: Un cheval, un bœuf, une vache, forment chacun une tête à laquelle correspondent trois têtes de veaux d'un an, ou une tête et demie d'un veau de deux ans, ou, selon les races, de six à douze têtes de bêtes ovines. Mais une telle évaluation n'est pas encore assez précise, car non seulement la plupart des chevaux mangent davantage que les bêtes à cornes, mais le bœuf mange plus que la vache, et il n'y a pas d'exagération à dire, qu'une belle et grasse vache consomme deux fois autant de fourrages que certaines petites vaches; tandis que douze à quinze brebis petites équivalent à peine à la moitié de ces animaux de belle race.

À côté de toutes ces difficultés, auxquelles il faut encore ajouter la différence de nourriture des bestiaux, dans les localités où les racines peuvent être cultivées avantageusement et dans celles où le cultivateur n'a encore d'autres ressources que le foin et les pâturages, on sent combien il est difficile d'arriver à calculer d'une manière seulement approximative l'étendue des divers herbages, d'après les quantités nécessaires de chacun d'eux, pour entretenir une ou plusieurs têtes de bétail; puisque, hors des localités assez restreintes et souvent dans des exploitations tout-à-fait voisines, les animaux, selon la race à laquelle ils appartiennent, ou le régime auquel on les soumet, mangent ou beaucoup plus ou beaucoup moins, tandis que les prairies peuvent donner des produits complètement différents.

En terme moyen, on admet qu'un cheval de labour, nourri à l'écurie, demande annuellement, outre l'avoine, ou autres grains qu'on suppose lui être donnés en suffisance, 7,500 livres de fourrage; — qu'une bonne vache laitière de taille moyenne, ou un bœuf de travail nourri à l'étable, consomme, dans le même espace de temps, en nourriture et en litières, 4,500 livres de paille et pareille quantité de foin. On a encore calculé, que lorsque ces animaux sont mis pendant le jour au pâturage, ils ont assez de 4,000 livres de paille et de 2,800 livres de foin, ou l'équivalent en racines.